

20 fiches

sur les œuvres au programme

Servitude et soumission

La Boétie – *Discours de la servitude volontaire*
Ibsen – *Une maison de poupée*
Montesquieu – *Lettres persanes*

Sous la coordination de
Géraldine Deries et Natalia Leclerc

Par

Matthieu Bennet

Professeur agrégé de Philosophie
Ancien élève de l'ENS Lyon

Élias Burgel

Élève de l'ENS

Géraldine Deries

Professeur agrégé de Lettres modernes
Ancienne élève d'HEC
Docteur ès Lettres

Fatma Hamoudi

Professeur agrégé de Philosophie
Ancienne élève de l'ENS Lyon
Interrogateur en CPGE

Natalia Leclerc

Professeur agrégé de Lettres modernes
Docteur en Littérature comparée
Interrogateur en CPGE

Natacha Salliot

Professeur agrégé de Lettres modernes
Enseignante en CPGE
Docteur ès Lettres

Sommaire

| | |
|---------------|---|
| Mode d'emploi | 3 |
|---------------|---|

Une maison de poupée

| | | |
|-----------|---|----|
| Fiche n°1 | Henrik Ibsen et son temps | 8 |
| | La vie d'Ibsen (1828–1906) | 8 |
| | L'écriture d'Ibsen | 10 |
| Fiche n°2 | Vue d'ensemble d' <i>Une maison de poupée</i> | 11 |
| | L'intrigue | 11 |
| | La double énonciation | 12 |
| | L'espace et le temps | 12 |
| | Les personnages | 15 |
| Fiche n°3 | Résumé d' <i>Une maison de poupée</i> | 17 |
| | Acte I : la poupée prise en faute | 17 |
| | Acte II : la poupée coupable | 22 |
| | Acte III | 24 |

Lettres persanes

| | | |
|-----------|---|----|
| Fiche n°4 | Montesquieu et son œuvre | 28 |
| | La passion de l'indépendance : ni serviteur, ni maître | 28 |
| | Les <i>Lettres persanes</i> dans l'œuvre de Montesquieu | 31 |
| Fiche n°5 | Vue d'ensemble des <i>Lettres persanes</i> | 36 |
| | L'intrigue | 36 |
| | La structure | 39 |
| | Les personnages | 43 |
| Fiche n°6 | Résumé des <i>Lettres persanes</i> | 49 |
| | Lettres I–XXIII : un an de voyage | 49 |
| | Lettres XXIV–CXLVI : des lettres bien philosophiques | 51 |
| | Lettres CXLVII – CLXI : la tragédie finale | 60 |

Discours de la servitude volontaire

| | | |
|-----------|--|----|
| Fiche n°7 | La Boétie et son œuvre..... | 61 |
| | Étienne de La Boétie (1530–1563) | 61 |
| | L'œuvre | 64 |
| Fiche n°8 | Vue d'ensemble du <i>Discours de la servitude volontaire</i> | 69 |
| | Le statut du <i>Discours</i> | 69 |
| | Le concept de « servitude volontaire » | 72 |
| Fiche n°9 | Résumé du <i>Discours de la servitude volontaire</i> | 77 |
| | Introduction : humanisme et liberté (p. 131–134) | 77 |
| | L'hypothèse inutile de la lâcheté (p. 134–136) | 79 |
| | Première énonciation du principe (p. 136–139) | 80 |
| | La nature humaine : raison et liberté (p. 139–143) | 82 |
| | La première raison : « la coutume » (p. 143–153) | 83 |
| | Comment les tyrans abêtissent le peuple (p. 153–162) | 86 |
| | « Le ressort et secret de la domination » (p. 162–164) | 89 |
| | Malheur des courtisans et du tyran (p. 164–171) | 90 |
| | Péroration (p. 171) | 92 |

Fiches thématiques

| | | |
|------------|--|-----|
| Fiche n°10 | Servitude et soumission | 94 |
| Fiche n°11 | Origines de la servitude et de la soumission | 97 |
| Fiche n°12 | Corps, soumission, servitude | 100 |
| Fiche n°13 | Genre, servitude, soumission | 103 |
| Fiche n°14 | Affects, servitude et soumission | 106 |
| Fiche n°15 | Temporalité, servitude et soumission | 109 |
| Fiche n°16 | Économie de la servitude et de la soumission | 112 |
| Fiche n°17 | Servitude, soumission et maîtres | 115 |
| Fiche n°18 | Degrés de servitude et de soumission | 118 |
| Fiche n°19 | Servitude, soumission, résistances | 121 |
| Fiche n°20 | Dire la servitude et la soumission | 124 |
| Index..... | | 127 |

Henrik Ibsen et son temps

1 La vie d'Ibsen (1828–1906)

Une enfance et une jeunesse modestes (1828–1851)

Ibsen est connu pour avoir débuté sa carrière professionnelle à quinze ans comme apothicaire, c'est-à-dire préparateur en pharmacie. En effet, s'il grandit dans une famille bourgeoise d'une ville de province norvégienne, son père fait faillite en 1835. Il étudie seul et réussit, vers vingt-deux ans, l'« examen artium », équivalent du baccalauréat, tout en écrivant *Catilina*, sa première pièce, publiée dès 1849 sous pseudonyme.

En 1846, la bonne du pharmacien donne naissance à un enfant qui est le fils illégitime d'Ibsen, que ce dernier reconnaît sans jamais le rencontrer, et à qui il versera une pension durant quatorze ans. Les questions de l'hérédité et de la paternité seront récurrentes dans son œuvre.

À Christiania, où il s'installe pour commencer des études de médecine, il rencontre également des amis, A. Vinje et B. Björnson. Il renonce vite à ses études, d'autant qu'une de ses pièces est acceptée au théâtre de Christiania : *Le Tertre du guerrier*. En 1851, avec Vinje entre autres, Ibsen fonde une revue dans laquelle il publie des chroniques littéraires, mais aussi des commentaires politiques. La politique intéresse en effet beaucoup Ibsen, partisan d'une autonomie de la Norvège par rapport à la Suède. La revue ne dure pas longtemps, au regret d'Ibsen qui aurait souhaité devenir journaliste.

Début chaotique dans le monde du théâtre (1851–1862)

Sa situation change brusquement lorsqu'en octobre 1851, il est nommé dramaturge du Théâtre Norvégien de la ville de Bergen. Il y découvre tous les métiers du théâtre, mais se forme aussi grâce à un grand voyage d'études à Copenhague, Berlin, Dresde et Hambourg. Il commence à écrire plus régulièrement : *La Nuit de la Saint-Jean* (1853), *Dame Inger de Østraat* (1855), *La Fête à Solhaug* (1856), *Olaf Liljekrans* (1857). Toutefois, le succès d'Ibsen reste irrégulier.

À cette époque, il rencontre Susannah Thoresen, qu'il épouse en 1858 et qui lui donne un fils, Sigurd, en 1859. En 1857, il a été embauché comme direc-

Vue d'ensemble d'*Une maison de poupée*

1 L'intrigue

La pièce a pour centre de gravité le personnage de Nora, qui, en trois jours, passe d'épouse soumise à un mari qui semble l'adorer et l'infantilise, à femme libre, autonome, résolue à faire sa propre éducation.

Le ressort de ce renversement tient à un événement qui s'est produit plusieurs années avant la pièce : Torvald, le mari de Nora, étant tombé malade, elle a emprunté de l'argent afin de pouvoir l'emmener en voyage se soigner. Mais d'une part, elle a été contrainte de le faire en cachette de son mari, qui refuse par principe de s'endetter, et d'autre part, elle a dû commettre un faux en écriture. À l'époque d'Ibsen, les femmes n'avaient pas le droit d'emprunter d'argent librement ; la seule solution pour Nora étant donc d'obtenir la caution de son père, elle a imité sa signature. Mais ce dont elle n'a pas conscience jusqu'au démarrage de l'action, c'est qu'elle s'est trompée en datant la reconnaissance de dette trois jours après la mort de son père. Son créancier, Krogstad, lui, le comprend parfaitement, et va utiliser cela pour la faire chanter.

Au début de la pièce, Torvald vient d'être nommé un des directeurs de la banque où il travaille et voit donc sa situation sociale et financière évoluer considérablement. Or il licencie Krogstad. Celui-ci va utiliser la dette de Nora et le faux en écriture pour la contraindre à obtenir l'annulation de son licenciement. La crise se déploie jusqu'à la révélation à Torvald de l'emprunt réalisé par sa femme. C'est alors que sa réaction violente et lâche ouvre les yeux de Nora, qui comprend qu'il est temps pour elle de ne plus lui être soumise et de gagner son autonomie.

À cette intrigue participe également le D^r Rank, ami de la famille secrètement amoureux de Nora. On apprend qu'il est proche de la mort, et cette soumission à une nécessité invincible accentue la gravité de la pièce.

Le personnage de M^{me} Linde, une amie de Nora, est fondamental dans l'action : si elle n'apparaît d'abord que dans son incarnation de pauvre veuve en quête d'un poste, c'est elle qui déclenchera le mécanisme qui conduit Torvald à apprendre la vérité et Nora à recouvrer sa liberté. En effet, Nora lui demande d'intervenir auprès de Krogstad. Elle accepte de le faire, car Krogstad est l'homme qu'elle a aimé avant son mariage de raison. Lorsqu'ils se retrouvent, ils renouent leur amour l'un pour l'autre, et Krogstad, moins désespéré et cynique, veut alors récupérer sa lettre avant que Torvald ne la trouve.

Résumé d' *Une maison de poupée*

1 Acte I : la poupée prise en faute

L'acte I s'ouvre sur une longue didascalie décrivant l'intérieur du couple Helmer : bourgeois, confortable, « mais sans luxe ». Le metteur en scène sait aussi qu'il doit prévoir dans sa scénographie des portes, dont les deux principales jouent un rôle symbolique : l'une donne sur le vestibule et indique où se trouve le monde extérieur, celui d'où viendront différents personnages et messages, positifs ou négatifs ; l'autre donne sur le bureau d'Helmer, lieu symbolique de son pouvoir, alors que le lieu symbolique de Nora est son salon, décoré de jolies choses.

Nora/Helmer : les apparences trompeuses

La pièce s'ouvre sur un dialogue entre Nora et Torvald Helmer, et met en place entre ces deux personnages une relation qui va s'effriter dans les séquences suivantes. La première interaction présente un mari employant des mots doux pour s'adresser à son épouse (« alouette », « écureuil », « linotte »), et une épouse qui se comporte comme une enfant gâtée, une poupée : elle demande l'autorisation de « gaspiller un peu » d'argent à son mari, qui vient d'obtenir une promotion importante.

Au-delà du jeu qui s'instaure dans ce couple, jeu qui peut éventuellement être rendu avec une tonalité grotesque par les comédiens, apparaît pourtant un tableau assez inquiétant : tout d'abord, celui d'une famille dominée par un mari tout-puissant qui voit sa femme comme une mineure (ce que légalement, à l'époque à laquelle écrit Ibsen, elle est) et donc comme une écervelée incapable de sérieux, une « petite dépensière ». Ensuite, le thème de l'argent prend d'emblée une place prépondérante dans la conversation, ce qui suggère que derrière le badinage du couple existe un enjeu plus important. En effet, Helmer rappelle à Nora qu'il a pour principe de ne jamais faire de dettes : « C'est quelque chose d'aliénant et par conséquent laid, que de fonder son foyer sur l'emprunt et les dettes. »

Or une telle insistance sur des valeurs qui peuvent remettre en cause celle qu'accorde Helmer à son foyer incite le spectateur à se méfier ; et effectivement il apprendra bientôt que le nœud de l'intrigue consiste précisément en un emprunt que Nora a contracté non seulement en cachette de son mari,

Montesquieu et son œuvre

Dans les *Lettres persanes*, les poètes sont représentés comme des êtres abjects et grotesques, prêts à se vendre au premier venu¹, les gens de lettres ne sont guère en meilleure posture², tandis que les savants sont surtout victimes des préjugés des autres³.

Sociologiquement et économiquement, Montesquieu, baron de La Brède, n'a pas été écrivain, mais propriétaire foncier issu d'une assez vieille noblesse gasconne, vivant de son bien qu'il a amplement développé, notamment concernant la vigne et la distribution de ses vins ; il ne fut qu'accessoirement savant et homme de lettres. Ses responsabilités publiques ne l'ont pas non plus fait dépendre du pouvoir royal : héritant de son oncle la charge de président à mortier (le mortier est ici une toque ronde que portaient les présidents) du parlement de Bordeaux, dont il conservera le titre toute sa vie, il s'est défait assez vite de la fonction. Il semble avoir espéré des responsabilités plus à la mesure de son talent politique, mais sans jamais y parvenir. Peut-être avait-il sous-estimé la réputation que lui firent les *Lettres persanes*, coup d'essai mais coup de maître, hélas dans une veine satirique et critique peu courtisane.

Toujours est-il que son parcours social est celui d'un gentilhomme provincial extrêmement attaché à son indépendance ; et ses œuvres reflètent, au fond, ce souci.

1 La passion de l'indépendance : ni serviteur, ni maître

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître / Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître⁴

Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, fut baptisé le 18 janvier 1689 dans l'église paroissiale de La Brède ; sa famille lui choisit un mendiant pour parrain afin qu'il n'oublie jamais que les pauvres sont ses frères. Sa terre d'origine, l'ancienne province française de Guyenne, avait Bordeaux pour capitale ; elle avait été anglaise et comptait nombre de protestants. Un souci constant de sa famille fut d'augmenter ses biens terriens et son appartenance aux grandes institutions de la province, par ses mariages et ses talents. Ses frère et sœur cadets devinrent religieux.

¹ XLVIII ² XXXVI ³ CXLV ⁴ Corneille, *Le Cid*

Vue d'ensemble des *Lettres persanes*

1 L'intrigue

Les 23 premières lettres des *Lettres persanes* présentent un Persan, Usbek, qui vient de quitter sa ville d'Ispahan avec un ami, Rica, et rend compte à sa large famille – il a plusieurs femmes qui vivent enfermées dans un sérail, et des eunuques pour les surveiller – ainsi qu'à différents amis et relations, notamment un religieux musulman, de son voyage vers une destination finale qui est Paris, ce que l'on apprend dans la lettre XXIV datée de 1712.

Suivent ensuite 137 lettres, toutes ou presque écrites ou reçues par ces Persans communiquant avec d'autres Persans, presque toutes données dans l'ordre de leur écriture et de leur réception, et qui, jusqu'à la 146^e, datée de 1720, racontent leur séjour en France : observations, visites, découvertes, événements au long de huit ans. Usbek correspond aussi avec ses femmes et ses esclaves, et on trouve quelques destinataires occasionnels.

La dernière lettre, la 161^e, relate le suicide de Roxane, épouse favorite d'Usbek. L'introduction nous apprend en outre que les lettres ont été récupérées par une personne ayant partagé le logis des Persans. Ces deux éléments suggèrent un retour précipité à Ispahan.

L'intrigue semble être un simple prétexte pour établir un dispositif de distanciation et d'étonnement permettant à Montesquieu d'exprimer une vision critique de la société française et de la civilisation européenne, en attribuant ses observations à des étrangers portant sur elles un regard neuf. C'est ainsi que ce roman est usuellement présenté.

Commençons donc par ces lettres critiques. Certaines sont philosophiques et ressemblent à de petits essais thématiques, argumentés, qui se poursuivent parfois sur plusieurs lettres. D'autres, souvent écrites par Rica, sont satiriques, donc plus fantaisistes et amusantes.

Une première cible est la religion, ses institutions, ses représentants, les fondements de son autorité, ses rapports avec la morale, avec le pouvoir politique ; ajoutons la comparaison des religions (sur les rites, notamment) et les questions de tolérance. En revanche, Montesquieu s'intéresse peu aux questions vraiment métaphysiques, notamment à Dieu. Il prône une religion raisonnable.

Résumé des *Lettres persanes*

Les *Lettres persanes* font osciller la lecture entre concentration sur la lettre et reconstitution d'intrigues, d'histoires, d'ensembles. Un outil créé par Montesquieu lui-même, la *Table des matières contenues dans les Lettres persanes*, vous aidera à repérer les lectures souhaitées – et à élaborer la vôtre.

1 Lettres I–XXIII : un an de voyage qui permet aussi la mise en place des dispositifs romanesques

Lettre I – Usbek écrit à son ami Rustan habitant à Ispahan, depuis la ville étape de Tauris¹, afin de justifier son départ avec Rica, en quête de « sagesse » et de « connaissances » sans remise en cause de son « royaume florissant » d'origine. Usbek souhaite aussi sonder les réactions à son départ.

Lettre II – Usbek, aux mêmes date et lieu, explique au premier eunuque (noir, car il est chargé du service physique des femmes) la dépendance et la surveillance dans lesquelles lui et ses subalternes doivent tenir les femmes, et suggère de les distraire par un voyage à la campagne.

Lettre III – Zachi, une des femmes d'Usbek, lui écrit trois semaines avant la rédaction des lettres ci-dessus, articulant des thèmes qui deviendront des refrains : celui du voyage ou du séjour à la campagne dans le sérail de Fatmé², celui de la plainte de la femme délaissée, ou des eunuques livrés à leur seule autorité, et l'évocation érotique ; plainte et évocation érotique vont en général ensemble même si cela prend, sous la plume des eunuques, la forme d'un compte-rendu d'achat d'une nouvelle esclave ou la description de sévices ou manipulations³.

Lettre IV – Cette fois c'est Zéphiss, autre femme du sérail, qui écrit pour se plaindre du grand eunuque noir qui veut lui enlever son esclave Zélide qu'il soupçonne de caresses saphiques. Le thème des rapports avec les esclaves féminins reviendra⁴.

Lettre V – Rustan répond un mois plus tard à la lettre I, assurant Usbek de la curiosité, parfois malsaine, autour de son départ et celui de Rica.

Lettre VI – Usbek, dans une lettre partie avant la réception de la lettre V et adressée à Nessir, autre ami, avoue que sa patrie et surtout ses femmes, objets d'une inquiétude jalouse et pourtant affranchie du désir, lui manquent.

¹ Tabriz ² IV, XLVII, LXX, LXXI, LXXIX, CLI, CLII ³ IV, VII, IX, LXIII, LXV, LXXIX, XCVI, CXLVIII–CLXI ⁴ XX, LIII, CXLVII, CLVI

La Boétie et son œuvre

1 Étienne de La Boétie (1530–1563)

Une éducation humaniste

Une enfance à Sarlat

Étienne de La Boétie est né à Sarlat, dans le Périgord, en 1530. Son père occupait un poste de lieutenant particulier auprès du sénéchal du Périgord (un sénéchal étant un officier royal ayant d'importants pouvoirs judiciaires et administratifs). Mais ce père mourut très tôt, et l'enfant fut confié à son oncle Estienne de la Boétie, sieur de Bouilhonnas. L'oncle prit son rôle à cœur, insista sur la qualité de l'éducation apportée à l'enfant. Ce dernier put bénéficier de l'animation intellectuelle qui s'était développée à Sarlat, car son oncle l'introduisit auprès de l'évêque, qui n'était rien de moins qu'un cardinal italien, Nicolas Gaddi, parent des Médicis et amoureux de la culture antique. Dans cette atmosphère, La Boétie progressa de façon rapide et manifesta des dispositions pour l'étude du grec et du latin. La culture antique fut l'élément dans lequel sa pensée se construisit.

Une formation juridique et humaniste

Il poursuivit ses études, en droit, à l'Université d'Orléans, une des plus anciennes et prestigieuses après celle de Paris : elle avait par exemple formé le pape Clément V, lui aussi venu de Guyenne jusque sur les rives de la Loire pour étudier. Anne du Bourg, calviniste déclaré, grand professeur puis magistrat, y professait alors, et eut La Boétie pour élève. Le jeune homme réussit particulièrement bien ses études et obtint sa licence en 1553 : un diplôme qui constituait l'aboutissement des études à l'époque. Étudiant en droit, il n'abandonna pas les activités qui caractérisent l'humanisme de la Renaissance. On entend par « humanisme » le courant qui a traversé l'Europe et qui reposait sur la conviction qu'en retrouvant l'enseignement des Anciens (Grecs et Romains), la culture et la science contemporaines pouvaient progresser. À ce programme de connaissance s'ajoutait la conscience d'un devoir de vulgarisation selon lequel personne ne doit être tenu éloigné du savoir, car chaque individu a en lui la capacité de s'approprier l'héritage commun et d'y apporter sa pierre. Ainsi La Boétie se livra aux pratiques liées à cet idéal : lecture des Anciens, travail d'édition et de traduction de ces textes vers le français, pour diffuser ce qui était considéré comme un trésor pouvant revivifier la pensée et donc la vie du

Vue d'ensemble du *Discours de la servitude volontaire*

La compréhension du *Discours* ne peut se faire sans prendre en considération les références implicites et explicites que La Boétie mobilise dans ce texte. Mais tant du point de vue du fond que de la forme, La Boétie prend ses distances par rapport à la littérature politique classique.

1 Le statut du *Discours*

Pour spécifier le statut du *Discours*, il convient de le distinguer des formes habituelles adoptées en philosophie politique.

Le refus des théories du meilleur des gouvernements

Ni un traité

En philosophie, la réflexion sur la politique peut prendre la forme d'un traité méthodique. Il s'agit alors de définir et comparer les différents types de gouvernement (monarchie, aristocratie, démocratie) pour déterminer le meilleur. La Boétie indique immédiatement qu'il ne veut pas débattre de la question de savoir si les autres formes de gouvernements sont meilleures que la monarchie. Cette question, hors de propos, mériterait « un traité à part ». L'urgence de la situation où nous sommes doit nous amener à nous concentrer sur le nœud du problème : peu importe qu'il y ait différents types de tyrans et différents types de régime politique, car il s'agit avant tout de rendre compte de la servitude des peuples.

Ni une utopie

Pour dénoncer ce scandale de la servitude volontaire, La Boétie n'a pas recours à l'utopie. Ce genre littéraire consiste à imaginer une société idéale afin de mieux critiquer la situation politique dans laquelle les hommes se trouvent. Thomas More est celui qui a le plus contribué au succès du genre. En 1516, il publie *Utopie*, dans lequel il critique la réalité politique de son temps. Confronté à la misère de l'Angleterre, More imagine une société égalitaire où la communauté assurerait à chacun l'abondance, la paix et l'égalité et où chacun pourrait se cultiver. Si La Boétie ne choisit pas l'utopie, c'est parce que c'est un genre trop normatif et trop éloigné du réel.

Résumé du

Discours de la servitude volontaire

1 Introduction : humanisme et liberté (p. 131–134)

Une entrée en matière humaniste (p. 131)

Le *Discours* commence par une citation d'Homère : « D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je n'y voi : Qu'un, sans plus, soit le maître et qu'un seul soit le roi. » Cet usage n'est pas une politesse : il est typique de l'approche humaniste, selon laquelle l'homme du présent peut et doit se nourrir de la fréquentation des œuvres de l'Antiquité. La Boétie reconnaît ainsi au passé une autorité, au sens intellectuel du terme, une source de savoir qu'il faut respecter. Mais cette autorité n'est pas dogmatique : se nourrir des œuvres du passé, ce n'est pas s'incliner, comme un esclave répéterait la parole de son maître. Une autorité peut être respectée mais discutée et il est frappant que la seconde phrase soit une remise en cause de la citation d'Homère. Ainsi, l'incipit est à la fois un geste humaniste, et une première illustration d'une liberté qui respecte sans s'humilier, sans tomber dans la servitude.

Position du problème de la servitude volontaire (p. 132–134)

Si La Boétie s'autorise à corriger Homère, c'est pour préciser que ce n'est pas le nombre de maîtres qui fait le malheur, mais le simple fait d'avoir un maître. Il en vient alors à la position du problème étudié par son discours.

Le refus du traité politique (p. 132)

Un discours est un texte qui a un lien à l'oralité. Il est plus proche de la parole vivante, qui s'adresse à quelqu'un, que du traité scientifique. L'introduction confirme que ce discours ne sera pas une étude des mérites comparés des différentes formes de « République » – nous dirions aujourd'hui de régime politique. La Boétie ne fait pas un traité politique, il veut exposer un problème.

Le refus du traité est ambigu : tout en disant que l'étude des différentes formes de république n'est pas son objectif, il souligne qu'il est étrange de considérer la monarchie (qui signifie, en grec, commandement d'un seul), comme une république : car le mot « république » signifie l'existence et l'importance d'une chose (*res*), un bien, qui serait l'affaire de tous (*publica*). La Boétie parle d'un traité qu'il ne fera pas, qui serait à faire, mais donne des pistes polémiques pour ce texte absent.

Origines de la servitude et de la soumission

1 La Boétie : la dénaturation à l'origine de la servitude

La liberté est un droit naturel

Les hommes, comme les animaux, ne sont « serfs de personne »¹, mais « naturellement libres » : servitude et soumission sont exclues car « la nature [...] nous a tous faits de même forme »², et l'existence d'inégalités dans cette « forme » ne peut justifier de soumission à autrui. Servitude et soumission relèvent donc d'une dénaturation de l'homme.

Trois modalités d'instauration de la servitude

Il existe trois sortes de tyrans : celui élu par le peuple, celui qui a conquis le pouvoir par la violence, et celui qui l'a obtenu par succession. Trois facteurs expliquent l'abandon de la liberté originelle : la tromperie, la contrainte, et la coutume – celle-ci fait oublier la liberté antérieure. L'homme n'a plus conscience de sa soumission ni du caractère illégitime de celle-ci, si bien qu'avec le temps, les hommes « naissent serfs et sont nourris tels »³.

L'aveuglement entraîne soumission et servitude

Les « semences » naturelles de la raison sont donc corrompues par la force de l'habitude, qui permet d'enraciner une « opiniâtre volonté de servir »⁴. Sans jugement critique, l'homme ne peut se libérer même s'il suffirait pour cela d'y être résolu. La soumission implique un aveuglement des gouvernants comme des gouvernés, qu'illustre la corruption des soutiens du tyran, « sous le grand tyran, tyranneaux eux-mêmes »⁵. Aveuglés par leur intérêt personnel, le cercle vicieux (tuer ou être tué) qui perpétue la servitude « des sujets les uns par le moyen des autres » leur échappe⁶. Se déploie ainsi une structure pyramidale : « Ces six ont six cents qui profitent sous eux [...] en tiennent sous eux six mille »⁷.

Passages clés : p. 139–141, 143–145, 153, 162–164

¹ p. 139 ² p. 140 ³ p. 153 ⁴ p. 139 ⁵ p. 162 ⁶ p. 163 ⁷ p. 162

2 Montesquieu : la servitude comme phénomène historique de corruption du politique

Un mauvais usage de l'autorité

La fiction des Troglodytes montre que la recherche du bien commun est nécessaire à la vie en société pour assurer la survie de l'espèce. Selon le vieillard troglodyte, vouloir être gouverné, c'est renoncer à être vertueux : « Vous aimez mieux être soumis à un prince et obéir à ses lois, moins rigides que vos mœurs »⁸. Le recours à l'autorité pour imposer un bien commun menace les régimes de despotisme. En effet, l'absence de modération dans l'usage de l'autorité fait dégénérer les régimes et fragilise l'existence même du prince (CII). Un « gouvernement doux »⁹ est donc préférable.

L'absence de raison

En revanche, la soumission aux passions, l'intolérance, l'amour-propre, la recherche de l'intérêt personnel (« nul n'est méchant gratuitement »¹⁰), tous ces éléments que l'expression « caprice de ceux qui gouvernent »¹¹ résume, engendrent et renforcent la servitude par la corruption de l'exercice de l'autorité, ce qui entraîne la ruine du pays, comme l'illustre le cas de la Turquie¹² : plus le corps politique est malade et déraisonnable, et plus augmentent la soumission et les moyens violents d'instaurer la servitude. Au contraire, une relation de pouvoir juste et légitime implique de prendre l'inférieur en considération et de viser son bien-être (LXXIV) ; le sérail est un exemple de servitude injuste fondée sur une inégalité de nature (discutable) entre l'homme et la femme et un usage excessif de l'autorité (voir la fiche sur le genre).

Le progrès entravé comme facteur d'asservissement

Un régime politique qui empêche l'expression des talents des individus les aliène, leur faisant rechercher des biens illusoire. C'est le cas de la France de la fin du règne de Louis XIV (lettres XXIV et XXXVII), où « la faveur est la grande divinité »¹³. Empêcher l'esprit d'initiative, c'est augmenter la paresse, soutien de la soumission (CXII), et inhiber le développement économique, seul facteur de progrès et de liberté comme le montre l'exemple des esclaves romains devenant libres grâce à la richesse produite par leur travail¹⁴. L'égalité entre les hommes est également un facteur de progrès (CXXII), et l'entraver favorise aussi la soumission.

Passages clés : XIV, XIX, LXXIV, LXXX, LXXXIII, LXXXVIII

⁸ XIV ⁹ LXXX ¹⁰ LXXXIII ¹¹ XIX ¹² XIX ¹³ LXXXVIII ¹⁴ CXV

3 La servitude comme conséquence d'une « pourriture » morale chez Ibsen

La réification d'autrui permet la servitude

Helmer est un être lâche et égoïste qui asservit sa femme, réduite au rang de « mascotte »¹⁵. Helmer nie le dévouement de Nora, qui ne divertirait l'époux et ne satisferait son orgueil, ses lubies et ses désirs sexuels, que parce que c'est sa nature : le récit par Helmer du bal costumé en témoigne. Nora comprend qu'elle n'a été qu'une « poupée » avec laquelle son père, puis son mari, ont joué.

L'injustice favorise les rapports inégaux

Les inégalités sociales et sexuelles engendrent la servitude : M^{me} Linde s'est mariée sans amour pour subvenir aux besoins de sa mère : « [elle] ne pouvait pas [se] permettre de repousser sa demande »¹⁶. Les lois confortent la soumission de la femme à son mari : même si elle peut travailler, « une épouse ne peut pas emprunter sans l'accord de son mari »¹⁷. Lorsque Nora est confrontée aux conséquences juridiques de son faux en écriture, elle invoque en vain un droit supérieur, fondé sur l'amour (« la loi ne s'intéresse pas aux motifs »¹⁸) et nie son autonomie de sujet éthique.

L'hypocrisie bourgeoise

Les conventions bourgeoises accentuent la servitude de tous les êtres : Helmer se croit libre alors qu'il est en réalité soumis au jugement d'autrui. Par exemple, il veut licencier Krogstad non pour les raisons morales qu'il invoquait – « À la rigueur, j'aurais pu fermer les yeux sur sa moralité douteuse »¹⁹, mais par peur de paraître faible et de voir sa domination remise en cause : « Il se croit autorisé à adopter un ton familier. »²⁰

Passages clés : I, II, III

15 III 16 I 17 I 18 I 19 II 20 II

Index

- Bajazet* 31, 47
Brand 9

 Camus 35
Catilina 8
 Chardin, Jean 32
*Considérations sur les causes de
 la grandeur des Romains et de
 leur décadence* 30
 Corneille 28

Dame Inger de Østraat 8
Défense de « L'Esprit des lois » 30
De l'esprit des lois 30
*Discours de la servitude
 volontaire* 69, 77

Empereur et Galiléen 9
Encyclopédie 30
 Eschyle 31
Essais 62
Essai sur le goût 30

 Fénelon 33
Franciade 88

 Goulart 68
 Guilleragues 32

Hedda Gabler 9
Héroïdes 34
Hiéron 70, 86

 Ibsen, Henrik 8

 La Boétie, Étienne de 61

 La Bruyère 32
La Dame de la mer 9
La Fête à Solhaug 8
La Nuit de la Saint-Jean 8
Le Canard sauvage 9
Le Cheval 35
Le Cid 28
Le Contre Un 68
Le Grand Cyrus 31
Le Petit Eyolf 10
Le Prince 70
Le Réveille-matin des Français ... 67
Les Caractères 32
Les Chaînes de l'esclavage 68
*Les Lettres persanes convaincues
 d'impiété* 30
Les Perses 31
*L'Espion du Grand-Seigneur et
 ses relations secrètes envoyées
 au Divan de Constantinople
 découvertes à Paris pendant
 le règne de Louis le Grand* 32
Les Prétendants à la couronne 9
Les Revenants 9
Le Temple de Gnide 29
Le Tertre du guerrier 8
L'Étranger 35
Lettres de Xénocrate à Phérès 29
Lettres édifiantes et curieuses 32
Lettres persanes 36, 49
Lettres philosophiques 34
Lettres portugaises 32
Lettres provinciales 34
L'Union des jeunes 9

 Machiavel 70
 Marana, Giovanni-Paolo 32
 Marat 68

- Mémoire sur la Constitution* 30
Mémoire touchant l'édit de
janvier de 1562 67
Mémoires de l'Etat de France
sous Charles neuvième 68
Mémoires sur les mines 30
Mes pensées 31
Mithridate 31
Montaigne 62
Montesquieu 28

Olaf Liljekrans 8
Ovide 34

Pascal 34
Peer Gynt 9

Quand nous nous réveillerons
d'entre les morts 10

Racine 31, 47
Réflexions sur la monarchie
universelle en Europe 30
Réflexions sur le caractère de
quelques princes et sur
quelques événements de
leur vie 30
- Ronsard* 88

Scudéry 31
Six voyages en Turquie, en Perse
et aux Indes orientales 31
Solness le constructeur 10

Tavernier, Jean-Baptiste 31
Télémaque 33
Tolstoï 35
Traité des devoirs 29

Une maison de poupée 11, 17
Un ennemi du peuple 9
Unigenitus 51
Utopie 69

Vers français de Feu Estienne
de la Boétie 65
Vingt-neuf sonnets 65
Voltaire 34
Voyage en Perse et aux Indes
orientales 32
Voyages 31

Xénophon 70, 86